



**HAL**  
open science

## L'espace du bonheur chez Rousseau

Guilhem Farrugia

► **To cite this version:**

Guilhem Farrugia. L'espace du bonheur chez Rousseau. Rousseau studies, 2016, Rousseau et la guerre froide, 4. hal-02610545

**HAL Id: hal-02610545**

**<https://hal.science/hal-02610545>**

Submitted on 17 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'espace du bonheur chez Rousseau

*Guilhem Farrugia*

Penser le bonheur chez Rousseau, c'est l'appréhender en terme d'espace et plus seulement de temps. Les interprètes<sup>1</sup> de l'œuvre ont unanimement considéré le bonheur comme une notion centrale, déterminante pour saisir la cohérence de la pensée du philosophe. La tradition herméneutique a beaucoup insisté, à juste titre, sur le temps et le rôle prépondérant qu'il joue dans la jouissance du sentiment de l'existence actuelle. C'est Robert Mauzi qui a le plus clairement établi l'indissociabilité des notions de temps et de bonheur<sup>2</sup> dans la pensée de Rousseau. En se focalisant ainsi sur l'aspect temporel de la félicité, la dimension spatiale, tout aussi pertinente, a pourtant été délaissée, peut-être éclipsée voire occultée. Chez Rousseau, toute félicité repose sur un espace-temps du bonheur, le tiret qui réunit ces deux notions imbriquées signalant ici leur complémentarité, leur indissociabilité, leur constitution réciproque. Il faut, pour être heureux, éprouver une temporalité telle qu'on en désirerait la durée sans changement, sous peine de confondre le plaisir, éphémère, et le bonheur, par définition durable, état permanent.

Mais cette expérience temporelle doit prendre possession d'un espace qui lui donne une assise et transforme les moments simplement agréables et plaisants en intervalles heureux. L'environnement naturel peut devenir propice au bonheur, générer une disposition interne favorable à l'apparition toute intérieure du sentiment. En un premier sens, cet espace est donc extérieur et fait référence à des lieux de balades, de promenades, d'herborisations, d'errances délicieuses. Mais le paysage est également intérieur ; il se rapporte alors à la sphère interne des affects, à l'espace intérieur où a lieu la déambulation mentale, de la rêverie la plus profonde à la simple vie sensitive à la « surface de l'âme », de l'étendue interne de l'introspection, qui se prolonge dans l'espace de l'imagination, de la fiction, à celui de l'écriture, véritable espace de l'existence. C'est la solitude qui doit ainsi être délimitée, cartographiée, spatialisée pour révéler son pouvoir de félicité. Mais le bonheur de la relation sociale restreinte repose lui aussi sur une telle spatialité : jouissance en commun,

---

<sup>1</sup> Voir Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Slatkine, 1979 [1960] ainsi que Michel Delon et Guilhem Farrugia (éd.), *Le Bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Poitiers, La Licorne, PUR, 2015.

<sup>2</sup> « Le bonheur existentiel élimine tout vestige de la durée intérieure [...]. Par là Rousseau réintroduit le temps. Si l'âme a perdu tout sentiment de la durée, le mouvement continue à s'inscrire dans une sorte de conscience organique [...]. C'est le rythme même que Montesquieu assigne à la conscience heureuse ». Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur*, *Ibid.*, p. 297.

épanchement dans le cœur d'un ami et fusion extatique des âmes dans l'expérience de l'amour. Du bonheur solitaire de l'introspection à la jouissance sociale et citoyenne, du simple espace social menant à un bonheur communautaire à l'espace proprement politique qui aboutit au bonheur de tous dans la République, toute félicité se fonde chez Rousseau sur une spatialité propre.

L'espace du bonheur fait par conséquent référence à la rétraction existentielle, lorsqu'un individu se regroupe, se concentre en soi pour y découvrir un espace sphérique et équilibré propice au bonheur. Il désigne également l'expansion de l'existence en un espace communautaire, social, politique. Cet espace de la félicité qualifie enfin l'espace imaginaire donnant à l'âme une surface nécessaire à l'expansion de l'âme dans le fictif, dans ce « pays des chimères » comme lieu virtuel produisant « d'heureuses fictions ».

Mettre en lumière la dimension spatiale de la félicité permet ainsi de révéler de multiples enjeux du bonheur dans l'œuvre : enjeu existentiel, affectif, moral, éthique, esthétique et politique. Si le temps est bien la clef pour caractériser un sentiment par définition durable, c'est bien la notion d'espace qui permet de prolonger, peut-être de compléter, sans les contredire, les analyses déjà produites ne prenant pas en considération cette dimension.

Quel est donc le rôle de l'espace dans la production du sentiment heureux ? Détient-il une fonction tout aussi importante que le temps, critère *a priori* le plus pertinent pour distinguer plaisir et bonheur ? Cet espace du bonheur et cette spatialité de la vie heureuse permettent-ils enfin de caractériser l'expérience moderne du bonheur, cette « idée neuve » au XVIII<sup>e</sup> siècle, selon la formule de Saint-Just ?

### *Temporalité du bonheur*

Le bonheur n'est pas tributaire d'une expérience de la fugacité mais de la durée. Il est constamment défini par Rousseau comme un sentiment durable et permanent, radicalement distinct du plaisir et des expériences illusoire de la félicité<sup>3</sup>. Les moments de plaisir sont « trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, [...] dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité<sup>4</sup> ». Si la sensation vive est par sa

---

<sup>3</sup> « [...] combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent ! ». J.-J. Rousseau, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, *Œuvres complètes*, t. XVI, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 621.

<sup>4</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, V, *Œuvres complètes*, t. III, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 526. Dorénavant : J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, V, p. 526.

fugacité même une propriété du plaisir, la durée et l'intensité de l'émotion sont celles du bonheur. Le plaisir est trop précaire et trop fragile pour générer un état heureux, qui suppose une constance<sup>5</sup>, une permanence du sentiment, une stabilité : « La félicité des sens est passagère [...]. Si cet état eût pu durer toujours, vous auriez pu trouver le bonheur suprême<sup>6</sup> ».

L'accès à cette temporalité heureuse est le privilège de la sagesse, dans la mesure où la permanence du sentiment exige de s'extraire du « flux » ordinaire des choses en perpétuel changement : « Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continu qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous<sup>7</sup> ». Seul le « vrai bonheur », qui consiste à jouir du sentiment de l'existence<sup>8</sup>, demeure une affection constante et non soumise à ce flux qui rend la félicité éphémère<sup>9</sup>. Pour goûter au bonheur, il faut donc s'extraire du « flux » qui soumet toutes les choses au changement, se retirer en soi-même et suspendre l'écoulement malheureux du temps.

Sans sagesse, pas de bonheur. Ce principe est transversal à l'œuvre de Rousseau. On le retrouve par exemple dans *Émile*, l'éducateur recommandant à son élève de jouir du présent<sup>10</sup>. *Le carpe diem*<sup>11</sup> est également au principe du célèbre bonheur des Charmettes : « Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le

---

<sup>5</sup> « Se plaire dans la durée de son état n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux ? ». J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, V, 2, *Œuvres complètes*, t. XV, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 948. Dorénavant : J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, V, 2, p. 948.

<sup>6</sup> J.-J. Rousseau, *Émile*, V, *Œuvres complètes*, t. VIII, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 963. Dorénavant : J.-J. Rousseau, *Émile*, V, p. 963.

<sup>7</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, IX, p. 577.

<sup>8</sup> « On voit comment notre exposé est amené à confondre sans cesse les deux notions de bonheur et de sentiment d'existence. Ils s'impliquent en quelque sorte réciproquement ». Pierre Burgelin, *La Philosophie de l'existence de J.-J. Rousseau*, Genève, Slatkine reprints, 1978 [1952], p. 135.

<sup>9</sup> « De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux [...] ». J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, V, p. 527-528.

<sup>10</sup> « Je n'ai point élevé mon Émile pour désirer ni pour attendre mais pour jouir [...] évitons surtout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir ; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point ». J.-J. Rousseau, *Émile*, V, p. 910-921.

<sup>11</sup> « La sagesse de Rousseau se présente donc comme une philosophie de l'instant ». Robert Derathé, « La dialectique du bonheur chez J.-J. Rousseau », *Revue de théologie et de philosophie*, n° 2, Lausanne, 1952, p. 94.

passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominait constamment dans mon âme était de jouir du présent<sup>12</sup> ».

L'existence heureuse suppose de supprimer l'écart entre le passé et le présent, de faire en sorte qu'ils coïncident. L'extase heureuse la plus forte exige même de parvenir à effacer le temps, à le supprimer comme une donnée superflue, inutile et vaine : « L'extase du repos consiste en un évanouissement de la durée<sup>13</sup> ». Cette extase du rêveur heureux implique d'anéantir l'appréhension normale de la temporalité en conférant au présent le pouvoir de détruire le passé et l'avenir ; somme toute d'anéantir le temps tel qu'il est normalement mesuré. Il s'agit d'entrer dans une durée « où le temps ne soit rien pour [l'âme] » car « celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux<sup>14</sup> ». « S'y trouve ». L'adverbe de lieu est l'aboutissement de l'évanouissement de la durée. Lorsqu'on abolit ainsi toute distinction entre le passé, le présent et l'avenir, le temps ne peut plus être mesuré ; il s'immobilise en une spatialité heureuse : « L'extase identifiante aboutit donc à la fois à l'abolition de la durée et à la spiritualisation de l'espace<sup>15</sup> ».

En s'arrogeant le pouvoir de nier le temps et en vivant dans une durée qui n'a ni commencement ni fin, ni avenir ni passé, mais qui « dure toujours », le solitaire parvient à combler un désir d'éternité : « On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment<sup>16</sup> ». Le projet de félicité s'enracine dans ce désir d'éternité<sup>17</sup>, qui tend à transcender l'instant en durée permanente, l'idéal étant formulé dans cette affirmation en italiques dans la cinquième promenade des *Rêveries* : « *Je voudrais que cet instant durât toujours* ».

L'originalité de la pensée rousseauiste du temps est bien d'en faire un affect, une donnée intérieure et subjective, un sentiment existentiel. Ce temps subjectivisé est envisagé dans son rapport à la conscience ; il n'est plus un donné objectif mais une manifestation subjective<sup>18</sup>. Rousseau précise d'ailleurs que c'est la manière dont le temps est ressenti par le sujet qui

---

<sup>12</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, VI, *Œuvres complètes*, t. I, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 348. Dorénavant : J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, VI, p. 348.

<sup>13</sup> Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 333.

<sup>14</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, V, p. 527.

<sup>15</sup> Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, Paris, Plon, 1950, p. 177.

<sup>16</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, V, p. 521.

<sup>17</sup> « [...] pour Rousseau c'est dans l'acceptation loyale de l'instant et de l'existence dans l'instant, que surgit cette participation à l'éternité par le sentiment de plénitude ». Pierre Burgelin, *La Philosophie de l'existence de J.-J. Rousseau*, op. cit., p. 136.

<sup>18</sup> « [...] où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession [...] ». J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, V, p. 527.

importe : « [...] où le temps ne soit rien pour [l'âme] [...] ». Si la temporalité envahit ainsi l'espace intérieur, au point qu'elle se fige dans cet affect qu'est le sentiment de l'existence, c'est parce qu'elle déserte en même temps l'espace extérieur. Plutôt qu'une propriété objective des choses qui affecte l'âme, le temps devient intérieur et éprouvé, une propriété de l'âme elle-même, un produit du « cœur », ressenti et intérieur.

### *L'espace-temps du bonheur*

Pour comprendre ce que signifie être heureux chez Rousseau, il faut certes mettre au premier plan les notions de temps et de durée, mais il est aussi nécessaire de prendre en compte l'importance primordiale de ce que je propose de nommer *l'espace de la félicité*. Cette expression ne désigne pas une théorie regroupée en un chapitre particulier de l'œuvre de Rousseau. Il s'agit bien plutôt du soubassement de la théorie du bonheur<sup>19</sup>, elle-même diffuse puisque présente et disséminée dans nombre de réflexions morales, politiques, existentielles et autobiographiques. Bien que ce principe de la spatialité du bonheur n'apparaisse pas d'une manière manifeste à première lecture, il est en revanche indéniable qu'il est présent, de manière certes intertextuelle et sous-jacente, mais au même titre que le temps. Il existe par conséquent dans l'œuvre une double assise à la théorie du bonheur, celle du temps et celle de l'espace ; et l'une n'est ni complète ni pleinement compréhensible sans l'autre. Pour atteindre la félicité, le solitaire doit s'efforcer de remplir deux conditions essentielles, l'une temporelle, celle d'une expérience durable, l'autre spatiale, celle de la solidité des attachements du cœur.

Aussi le temps et l'espace constituent-ils, de manière indissociable, le socle du bonheur. C'est au prix de cette conjonction des facteurs spatiaux et temporels que l'existence devient le sentiment exclusif de l'âme, et le bonheur du repos celui du sentiment de l'existence. Le « vrai bonheur » est un état « parfait, suffisant et plein », caractérisé par la plénitude d'une âme qui, « remplie tout entière » du seul sentiment de l'existence, cherche la stabilité d'un espace où elle puisse se fixer et se rassembler.

La logique de la félicité implique par conséquent de comprendre le temps comme un espace et d'infléchir la problématique de la durée en termes de localisation<sup>20</sup>. Dans *Les Rêveries*, la durée elle-même finit par se fantasmer espace ferme et fixe : « Sans ce court mais

---

<sup>19</sup> Voir sur le bonheur chez Rousseau : Guilhem Farrugia, *Bonheur et fiction chez Rousseau*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », n° 19, 2012, 361 p.

<sup>20</sup> « Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher ». J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, V, p. 526.

précieux *espace* je serais resté peut-être incertain sur moi [...]. Mais durant ce petit nombre d'années [...] c'est là que dans l'*espace* de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux<sup>21</sup> ».

Le bonheur se déploie donc en un espace-temps. Ce que Rousseau nomme le « bonheur divin » n'est d'ailleurs qu'une conjonction de facteurs temporels favorables (se sentir vivre dans une durée abolie, où l'instant correspond à l'expérience de l'éternité) et de facteurs spatiaux (se sentir plongé dans l'étendue, qu'il s'agisse de l'espace intérieur ou de l'espace extérieur construit par le sentiment).

La notion et l'expérience du bonheur impliquent de saisir le temps comme un espace, en raison du fait que la durée présuppose toujours un lieu, un espace intérieur et extérieur, un espace-temps. Pour être heureux, il est nécessaire de se constituer une assise fixe, ferme et stable sur laquelle il est possible d'échafauder et de construire un bonheur durable : « Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir [...] celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux<sup>22</sup> ».

### *Spatialité extérieure du bonheur*

Bien sûr, l'espace du bonheur qualifie en partie l'étendue matérielle permettant les promenades rêveuses au sein de la nature. L'aménagement d'une spatialité extérieure garantit l'art de vivre, comme le domaine de Clarens dans *La Nouvelle Héloïse*. Le bonheur, bien que sentiment intérieur, se déploie plus facilement en un environnement propice. Le cœur se nourrit alors des émotions provoquées par la saturation des sens ; l'âme et le monde se mettent au diapason<sup>23</sup>, et le promeneur se projette<sup>24</sup> dans le paysage, finit par n'y saisir que ce qui est un reflet de son état intérieur.

Le marquis de Girardin saura s'en souvenir lorsqu'il aménagera Ermenonville, futur Parc Jean-Jacques Rousseau : « Jean-Jacques passa les derniers mois de sa vie à Ermenonville, où

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, X, p. 594. Italiques de mon fait.

<sup>22</sup> *Ibid.*, V, p. 527.

<sup>23</sup> En définitive, « l'âme et le milieu se mettent au diapason l'un de l'autre ». Arnaud Tripet, article « Paysage », *Dictionnaire de J.-J. Rousseau*, Raymond Trousson et Frédéric Eigeldinger (éd.), Paris, Champion, 2001, p. 705.

<sup>24</sup> « La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application ». J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, II, p. 475.

le Marquis de Girardin, son fervent admirateur, lui avait offert refuge, dans sa propriété aménagée à l'exemple du jardin de *La Nouvelle Héloïse*<sup>25</sup> ». Dans son traité sur le paysage, Girardin affirme qu'« un jardin [...] fut le premier séjour de l'homme heureux » et que son « effet doit répandre la sérénité dans l'âme<sup>26</sup> », de manière à « [...] jouir avantageusement des paysages<sup>27</sup> », à « procurer le bonheur<sup>28</sup> ». Ce qu'il nomme « le jardin paysage » est aménagé pour produire la félicité de l'individu, pour générer « [...] le goût des véritables jouissances de la nature, des plaisirs purs exempts de regrets, et le spectacle de campagnes heureuses<sup>29</sup> ».

### *Spatialité interne du bonheur*

À la question du temps, il est donc nécessaire d'adjoindre celle de l'espace pour saisir la nature du bonheur chez Rousseau, en ce sens que toute temporalité est spatialisée et que le « sentiment de l'existence » repose sur une sorte de topique de soi-même. L'auteur des *Lettres morales* avait déjà assigné à l'âme du solitaire une forme circulaire et concentrique<sup>30</sup>. L'espace de la félicité désigne en partie l'étendue intérieure découverte au terme d'une introspection ; il fait référence à l'exigence de se regrouper et de se concentrer en soi-même pour être heureux. Dès le *Discours sur les sciences et les arts*, Rousseau employait le lexique du dedans et du for intérieur, dans le préambule où il déclarait tourner ses regards « vers le fond de son cœur », puis à la dernière page de cet écrit, où il sera plus incisif sur la nécessité de se tourner vers l'intériorité, exhortant à « rentrer en soi-même et [à] écouter la voix de sa conscience<sup>31</sup> [...] ».

Cette recommandation traverse toute l'œuvre, qui incite par exemple Émile à retrouver le chemin de l'intériorité : « Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! [...] on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie et la source du bonheur dont

---

<sup>25</sup> Bronislaw Baczo, *Rousseau, solitude et communauté*, Paris, École Pratique des Hautes Études, 1974, p. 397.

<sup>26</sup> René-Louis de Girardin, *De la composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature*, Genève, Delaguette, 1977 [1777], p. 2.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>30</sup> « Commençons par redevenir nous, par nous concentrer en nous, par circonscrire notre âme des mêmes bornes que la nature a données à notre être, commençons en un mot par nous rassembler où nous sommes [...] ». J.-J. Rousseau, *Lettres morales*, VI, *Œuvres complètes*, t. XVII, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 365.

<sup>31</sup> J.-J. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, *Œuvres complètes*, t. IV, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 431.

on a désespéré<sup>32</sup> ». L'exigence rousseauiste de se concentrer, de se regrouper et de se circonscrire en soi-même présuppose la découverte d'un espace intérieur sphérique et équilibré nécessaire au bonheur, ainsi déclare-t-il dans *Les Confessions* : « Mon cœur, uniquement occupé du présent, en remplit toute sa capacité, tout son espace ».

*L'espace de la fiction et de la rêverie : « vivre à la surface de l'âme »*

Outre que la détermination d'un espace fixe et ferme de félicité permet de jouir de la déambulation intérieure, ainsi que de l'admiration du paysage intérieur, le bonheur de la rêverie dépend lui aussi de la conquête d'un espace, en ce qu'il nécessite une trajectoire de l'errance. La rêverie elle-même consiste à trouver un espace neutre entre le moi et le monde<sup>33</sup>, c'est-à-dire à « vivre à la surface de l'âme ».

La logique spatiale préside à l'expérience du bonheur, en particulier dans la rêverie, qui implique une expérience de l'espace. Lorsque Rousseau songe par exemple au *Discours sur l'origine de l'inégalité* dans la forêt de Saint-Germain, le philosophe s'égaré dans la nature en même temps qu'il erre en lui-même. La rêverie sur l'état de nature et sur le passage de celui-ci à l'état social consiste à considérer « l'espace immense qui sépare ces deux états ». En méditant, il spatialise la rêverie, concentre un intervalle de temps qui a dû être « une lente succession de choses » et découvre les chemins de la félicité<sup>34</sup>. L'errance devient vecteur de la félicité du solitaire se promenant en compagnie de la nature<sup>35</sup>, et du rêveur déambulant en lui-même. À l'occasion de cette marche intérieure, il expérimente un « bonheur imaginaire », consistant à vivre des extases dans les espaces fictifs que lui délivre son imagination, car « [...] l'état fictif où je venais à bout de me mettre, me fit oublier mon état réel dont j'étais si mécontent<sup>36</sup> ». Le rêveur aime à entrer dans un monde de « fiction », à délaisser le réel pour se consacrer au commerce avec les « êtres imaginaires » qui existent dans le « pays des chimères », faisant de l'errance un égarement dans un pays où l'imagination crée un espace

---

<sup>32</sup> J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, p. 712-723.

<sup>33</sup> « Dans ce rassemblement de tout l'être pour se sentir être, ce qui se dégage, au moins provisoirement, c'est le tracé d'une frontière nette entre le moi et le non-moi ; et comme une orientation de l'âme vers l'intérieur, vers ce qui est au dedans ». Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, op. cit., p. 170.

<sup>34</sup> « En découvrant et suivant ainsi les routes oubliées et perdues qui de l'état naturel ont dû mener l'homme à l'état civil ». J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, II, *Œuvres complètes*, t. V, R. Trousson et F. Eigeldinger (dir.), Genève, Slatkine, 2012, p. 177.

<sup>35</sup> « Mon cœur, jusqu'alors comprimé, se trouvait plus au large dans cet espace, et mes soupirs s'exhalaient plus librement parmi ces vergers ». J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, III, p. 188.

<sup>36</sup> *Ibid.*, I, p. 111.

fictif. La fiction est devenue nécessaire à la vie heureuse, son cœur étant « forcé de s'alimenter de fictions<sup>37</sup> ».

Dans cette expérience, la rêverie est une méthode d'importance, puisqu'elle permet de faire remonter à la surface, des choses qui étaient enfouies dans les profondeurs du moi. Être en état de rêverie, ce n'est ni se plonger dans les profondeurs de l'âme, ni s'oublier soi-même en se dissolvant dans l'extériorité. Toujours aux frontières et aux limites du moi, le rêveur se laisse dériver à la surface de l'âme, en périphérie, comme les idées qui l'affectent : « Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable quand de légères et douces idées, sans agiter le fond de l'âme, ne font pour ainsi dire qu'en effleurer la surface<sup>38</sup> ». Pour rêver, il faut instaurer une certaine harmonie entre le cosmos intérieur et le cosmos extérieur, un monde à mi-chemin entre l'intériorité profonde et l'extériorité abrupte. Ce monde intercalaire, point de jonction entre les deux cosmos, est ce que Rousseau appelle « la surface de l'âme ».

#### *L'écriture comme espace de l'existence*

Traiter de l'aspect spatial du bonheur est donc primordial si l'on veut saisir pleinement la dimension de la félicité chez Rousseau, d'autant plus que l'écriture elle-même doit être considérée comme un espace de l'existence, comme une tentative pour matérialiser un espace garantissant la félicité, car le bonheur dépend d'un mouvement de resserrement de l'écriture et de l'existence.

Dans la première promenade des *Rêveries*, Rousseau cherche à fixer le passé par l'écriture, afin de remédier à l'oubli des moments heureux auxquels il a auparavant goûté, afin de mettre un terme au sentiment malheureux qu'il éprouve alors, en 1776 : « Pour se pérenniser, le bonheur de la rêverie exige le recours à l'écriture<sup>39</sup> ». Pour l'auteur des *Rêveries*, écrire lui permet d'imprégner le présent du bonheur qu'il a vécu jadis : « Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs<sup>40</sup> ». Lorsque le souvenir même s'estompe, il est alors crucial de « fixer » le passé par l'écriture, d'immobiliser l'évanescence des moments heureux. Dans cette optique, *Les Rêveries* elles-mêmes peuvent être considérées comme une quête du bonheur par-delà l'expérience du

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, I, p. 112.

<sup>38</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, V, p. 528.

<sup>39</sup> Jean-Michel Racault, *Bonheur et retrait social : trois expériences de la solitude insulaire à l'époque des Lumières*, Grenoble, Solitudes, 1995, p. 37.

<sup>40</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, VI, p. 328.

malheur, comme une tentative pour s'aménager un espace proprement littéraire permettant d'ancrer le sentiment de l'existence.

Pour expérimenter cette durée, il faut s'édifier un espace de félicité, spatialiser l'avenir par anticipation : « La jeunesse est le temps d'étudier la sagesse ; la vieillesse est le temps de la pratiquer. L'expérience instruit toujours, je l'avoue, mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi<sup>41</sup> ». Lorsque son imagination était suffisamment active et féconde pour assurer à elle seule un bonheur durable, le rêveur solitaire employait déjà la métaphore filée de la spatialité, cherchant un « espace », un « terrain », une « assiette » où se « fixer » : « Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentais n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautait déjà par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme sur un terrain qui m'était étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer<sup>42</sup> ».

Pour l'écrivain des *Rêveries*, le bonheur éprouvé dans l'écriture donne lieu à une existence par l'écriture, au sens où Rousseau devient raconté par ses écrits. La félicité est donc dépendante d'un resserrement de l'écriture et de l'existence, afin que la vie réelle coïncide le plus possible avec le bonheur éprouvé à rêver. Le bonheur de la vie fictive est suspendu à la création d'un espace imaginaire, qu'il soit fixé par l'écriture ou vécu dans son évanescence, afin de s'extraire d'un réel qui n'étanche pas la soif d'un bonheur dont son cœur est avide, afin de « sauter par-dessus l'espace de [s]a vie à peine commencée » et de se fixer sur une « assiette tranquille ». *Les Rêveries* visent donc à matérialiser un espace garantissant la félicité, à rendre reproductible le bonheur expérimenté alors que l'imagination était assez puissante pour créer des chimères et des fictions. Écrites pour son propre usage, n'étant destinées qu'à lui-même, *Les Rêveries* ont pour fonction de garantir la pérennité d'une félicité fictive mais réelle, et ce jusqu'à sa mort.

#### *Spatialité du bonheur de l'extase : l'expansion de l'existence*

Pour cerner l'assise spatiale de l'expérience de la félicité chez Rousseau, à l'opposé du bonheur comme rétraction, il est également nécessaire de prendre en considération le bonheur comme expansion. Il consiste à donner à l'âme un espace où l'intériorité affective peut s'étendre hors d'elle-même, à élaborer un espace social et circulaire de la félicité. Le bonheur de l'extase ne peut en particulier être ressenti que lorsque l'âme trouve une surface extérieure à elle-même. Cette expansion de l'existence exige un espace permettant à l'âme de s'étendre

---

<sup>41</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, III, p. 485.

<sup>42</sup> *Ibid.*, III, p. 487.

afin d'actualiser les sentiments qui y sont contenus en puissance. Rousseau est heureux lorsque son cœur est rassasié de sentiments affectueux, lorsque son intériorité sentimentale tend à s'étendre hors d'elle-même : « Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment<sup>43</sup> ».

Le promeneur a besoin de se construire un espace de l'existence pour être heureux, qui doit parfois être aussi large que le monde : « J'allais occuper de moi l'univers tout entier », ou bien restreint à une société d'élite, comme celle de Julie à Clarens : « [...] non pas pourtant l'univers entier, je l'en dispensais en quelque sorte, il ne m'en fallait pas tant. Une société charmante me suffisait sans m'embarrasser du reste<sup>44</sup> ». La jouissance dont dérive le bonheur est alors l'effet du rassemblement d'une société restreinte autour de soi, de la construction d'un espace ouvert par la communauté des cœurs : « [Mon être] est dans tout ce qui m'environne, [...] je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur et de vie<sup>45</sup> ».

L'extase est susceptible de variations de degré, selon l'étendue de l'espace dont l'âme bénéficie pour s'étendre hors de son corps. Dans les périodes heureuses, lorsque rien n'entrave la pureté de la félicité, cet espace représente « un univers qu'il s'efforçait d'embrasser ». L'extase atteint alors son paroxysme, devenant dissolution de l'âme dans l'extériorité, fusion du moi dans le monde extérieur<sup>46</sup>.

Dans les moments de bonheur, Rousseau ne cherche pas à se concentrer en lui-même, mais à étendre son existence en dehors des bornes de sa condition. Il trouve cet espace dans l'épanchement de son cœur dans celui d'un ami, dans l'intimité avec une société restreinte ou dans les « cercles » auxquels il fait référence dans la *Lettre à d'Alembert*. La construction spatiale la plus vaste est celle qui est permise par la donation politique à la « Personne publique formée par le pacte social ». Dans ces cercles de plus en plus larges, mais situés à des niveaux différents de sa réflexion, l'existence devient de plus en plus expansive et étendue. L'expansion a donc une forme concentrique, et plus la surface sociale est grande, plus le cercle étend son périmètre, et l'homme sa jouissance.

Assurément, l'expansion de l'âme n'est possible qu'à la condition d'une existence sociale. Dans *Les Rêveries*, il évoque le bonheur procuré par les fêtes populaires, dans lesquelles « le bien-être, la fraternité, la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir et souvent dans les

---

<sup>43</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, X, p. 594.

<sup>44</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, I, p. 117.

<sup>45</sup> J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, VI, 8, p. 1128.

<sup>46</sup> Voir sur ce point : Guilhem Farrugia, « Le bonheur dans *Les Rêveries du promeneur solitaire* », *L'Accident de Ménilmontant*, Anouchka Vasak (dir.), Coll. « Rencontres », n° 105, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 185-205.

transports d'une innocente joie, les inconnus s'accostent, s'embrassent et s'invitent à jouir de concert<sup>47</sup> ». Dans cette forme extatique et fraternelle de la communion des cœurs, l'empathie permet de s'épancher dans le cœur des autres citoyens : « Chacun se voit et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis » déclare Rousseau dans une note de la *Lettre à d'Alembert*.

*L'espace de la félicité expansive : bonheur de l'amitié, de l'amour*

L'espace dont l'extase a besoin pour s'épanouir est parfois trouvé en une société restreinte, voire dans la bienveillance d'un ami, prêt à accueillir les épanchements d'un cœur ouvert et les confidences d'une âme qui a besoin de déverser ses sentiments : « [...] mon cœur ouvert et confiant s'épanchait avec des amis et des frères<sup>48</sup> ». Cette tendance expansive de l'âme<sup>49</sup> n'est jamais mieux satisfaite que lorsqu'elle recourt à la création d'un monde fictif. Le moi devient alors une puissance attractive, une entité suffisamment forte pour créer un cosmos intérieur et fictif au sein duquel des êtres imaginaires gravitent autour de lui. Le solitaire est de la sorte le centre d'une sphère close sur elle-même, heureux parce que rassemblé et se suffisant à lui-même. La puissance gravitationnelle du moi s'impose comme un impératif de la félicité solitaire, Rousseau précisant toujours que les êtres de fiction doivent lui être proches et comme à portée de main : « Les êtres chimériques que je rassemble autour de moi [...] je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur ».

Qu'il s'agisse du bonheur d'être seul ou de celui qui est éprouvé en une société restreinte, la félicité reste dépendante d'une exigence spatiale de délimitation et de proximité. Il s'agit de supprimer toute distance entre ses amis et soi, comme il est préférable de délimiter son propre espace. Le vocable employé par Rousseau atteste par de multiples indices qu'il existe un espace du bonheur : il faut connaître les « bornes » de sa condition et se « mesurer » soi-même afin de connaître sa propre « délimitation ». Dans *Émile*, il pose comme condition de la félicité, une connaissance de son propre espace : « Sois homme ; retire ton cœur dans les bornes de ta condition. Étudie et connais ces bornes ; quelque étroites qu'elles soient, on n'est point malheureux tant qu'on s'y renferme ; on ne l'est que quand on veut les passer<sup>50</sup> ». C'est

---

<sup>47</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries*, IX, p. 587.

<sup>48</sup> *Ibid.*, III, p. 495.

<sup>49</sup> « Comment se pouvait-il qu'avec une âme naturellement expansive [...] ». J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, IX, p. 565.

<sup>50</sup> J.-J. Rousseau, *Émile*, V, p. 960.

à la condition de cette spatialisation de soi-même que l'homme peut se rendre indépendant et autonome, et heureux<sup>51</sup> par conséquent.

Le bonheur domestique s'avère lui aussi le produit d'une extension toute spatiale, au sein d'une communauté : « [...] il lui fallait pour être heureuse vivre parmi des gens heureux [...]. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie et s'étend autour d'elle<sup>52</sup> ». En vivant dans une société restreinte unie autour d'elle, Julie expérimente une félicité parfaite, un bonheur poussé à son comble. La mutualité, le partage et la réciprocité sont donc les principes des relations amicales heureuses<sup>53</sup>. Ainsi le bonheur en société restreinte implique que l'on procède à ce partage affectif, qu'on ouvre son cœur à une sorte de communauté, circonscrite à cette sphère seulement : « Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs, étaient en commun. Rien n'en passait au-delà de ce petit cercle ». Le bonheur résulte à ce point des rapports affectifs partagés que la société restreinte devient nommée « la société des cœurs ».

Pour le penseur d'une morale de la félicité, le « vrai bonheur » dépend de la manière dont on étend sa sensibilité hors de soi, par des passions qui prennent possession d'un espace extérieur. La quête de la félicité découle d'une recherche morale, étroitement liée à l'extension des sentiments et à l'expansion de la sensibilité : « Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions ; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui qu'il prend d'abord les sentiments et ensuite les notions du bien et du mal qui le constituent véritablement homme<sup>54</sup> ».

Le bonheur délivré par l'amitié consiste dans l'épanouissement du cœur, dans l'ouverture de celui-ci à un espace affectif extérieur au sein duquel il est possible de s'épancher, de déverser ses sentiments. Lorsque Rousseau traite de l'amitié, la félicité est comprise comme expansion hors de soi, en ce sens que l'amitié ouvre un nouvel espace d'existence. L'extension peut donc être définie comme une propriété des affects, par laquelle les sentiments acquièrent un espace, une surface nécessaire à l'expansion de l'âme et au déploiement de la félicité.

L'amour peut également être saisi comme la construction d'une spatialité affective permettant de jouir d'une existence partagée : « Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun<sup>55</sup> ».

---

<sup>51</sup> « Mesurons le rayon de notre sphère, et restons au centre comme l'insecte au centre de sa toile, nous nous suffirons à nous-mêmes ». *Ibid.*, II, p. 381.

<sup>52</sup> J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, V, 2, p. 922-923.

<sup>53</sup> « Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendait tous heureux, et que la mort seule a pu détruire ». J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, V, p. 273.

<sup>54</sup> J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, p. 600.

<sup>55</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, V, p. 323.

L'intensification du lien amoureux passe par une fusion des âmes qui se sont destinées l'une à l'autre, par une empathie permanente, fixe et durable : « Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'âme que ton âme, je ne serai plus rien qu'une partie de toi-même<sup>56</sup> ». Pour être heureux au sein de l'amour le plus innocent et le plus vertueux, il faut sentir en commun et éprouver les jouissances et les misères ensemble : « [...] nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos âmes se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, et nous avons partout senti la même cohérence<sup>57</sup> ». L'amour est donc un sentiment expansif, qui révèle une nouvelle forme de bonheur expansif, celui qui consiste à vivre le bonheur dans l'autre, à abreuver son cœur de sentiments ressentis par l'autre<sup>58</sup>.

La spatialité du bonheur désigne à la fois l'espace externe, de l'environnement naturel, et celui, tout interne, qui implique une cartographie de l'intériorité, une topique de soi. La rêverie, la vie « à la surface de l'âme », l'expérience de l'imagination, de la « fiction » et de l'écriture renforcent cette édification d'un espace de félicité. L'étude conjointe d'un bonheur de la solitude et d'une félicité de la relation sociale restreinte, de la communion des cœurs, dont les deux principaux pôles sont l'amitié et l'amour, manifeste également la dimension spatiale dont est imprégnée sa théorie du bonheur. Les diverses expériences du bonheur évoquées, décrites ou relatées par Rousseau, qu'elles soient rétractives ou expansives, solitaires ou sociales, communautaires ou politiques, fictives ou réelles impliquent toutes une forme de spatialisation. Prendre la dimension de l'expérience de la félicité, c'est attribuer à l'espace le rôle prépondérant qu'il détient, saisir que le bonheur se déploie systématiquement en un espace-temps. Avec le temps, l'espace s'avère par conséquent l'un des deux principes du bonheur selon Rousseau. Aussi est-il nécessaire de le connaître et de le reconnaître comme tel.

---

<sup>56</sup> J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, III, XVI, p. 624.

<sup>57</sup> *Ibid.*, I, XVI, p. 182-183.

<sup>58</sup> « [...] et ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre ». *Ibid.*, I, XXI, p. 209.